

Nos bêtes à cornes

Voulez vous du lait riche, des vaches rustiques qui produisent beaucoup en proportion des soins qu'elles reçoivent ? choisissez de bonnes vaches canadiennes. À soins égaux, elles vous donneront plus de profit en lait, en beurre et en fromage que toutes les races que je connaisse, et je ois en avoir vu de toutes les espèces les plus vantées. Elles vous donneront même d'excellent bœuf, si vous les tuez assez jeunes. Je sais que mon opinion n'est pas partagée par le plus grand nombre de nos éleveurs distingués, qui ne veulent pas même reconnaître que nous avons une race canadienne bien distincte : et c'est probablement pour cette raison que les meilleures vaches du pays ne trouvent pas même leur place dans nos expositions provinciales ! Si depuis 15 ans seulement, on avait offert aux laitières canadiennes pures des primes égales à celles qu'on offre régulièrement pour cinq ou six races étrangères, qui ne les surpassent aucunement, et qui, pour la plupart, ne les valent pas pour le lait, on aurait probablement créé pour nos vaches laitières, dans les États-Unis, un marché qui serait une véritable fortune pour nos éleveurs soigneux. En effet, on importe aujourd'hui de la Bretagne, à des prix fabuleux des vaches qui, à part les belles apparences que donnent les bons soins, n'ont pas plus de mérite que les nôtres.

Les amateurs de races étrangères (étrangers eux-mêmes pour le plus grand nombre) me demandent quelquefois d'un air bien moqueur : Mais qu'est-ce qu'une vache canadienne ?—Je leur réponds : C'est tout bonnement la descendante en ligne directe, de la meilleure laitière connue, il y a 200 ans, la vache bretonne, de laquelle descendent également les races Jersey et Guernesey, les plus riches laitières d'aujourd'hui. Il serait facile d'établir que, dans presque toutes nos campagnes, le bétail descendant des premières importations dans le pays s'est conservé parfaitement pur, et que c'est à peine si l'on trouve un animal croisé sur 100 bêtes. Malheureusement, comme je le disais plus haut, on a bien négligé notre bétail, et il est vraiment bien étonnant que la vache canadienne ait si bien conservé ses propriétés laitières. Cependant il y a énormément à faire avant de pouvoir affirmer que toutes nos vaches canadiennes soient bonnes. Le plus souvent le cultivateur vendra ses meilleures vaches laitières, il élèvera des veaux sans s'occuper des qualités de la mère. Quant au mâle, la plupart de nos éleveurs seraient étonnés d'entendre dire que le taureau doit provenir d'excellentes laitières, qui, pendant plusieurs générations, se sont distinguées par cette qualité, si l'on veut que ses descendants possèdent cette même propriété. Rien, pourtant, n'est plus vrai. Commençons aujourd'hui à faire pour notre vache canadienne ce que les éleveurs d'Ayrshire, par exemple, ont fait et font encore pour les leurs, et dans vingt ans tout au plus nous exporterons probablement nos laitières aux États-Unis, à des prix que l'on croirait fabuleux aujourd'hui.

Il est vraiment étonnant de voir avec combien peu de soin la plupart de nos cultivateurs traitent leurs vaches. Aussitôt les mauvais temps d'automne arrivés, au lieu de les abriter soigneusement la nuit, et pendant les jours de pluie et de neige, et de les nourrir abondamment à l'étable, les vaches grolotent dehors, sans même trouver une nourriture suffisante. On devrait pourtant savoir que la moindre souffrance les fait tarir plus ou moins, et que ce qui est ainsi perdu ne se reprend plus qu'au vêlage suivant.

De même, faut-il traire les vaches avec le plus grand soin, se rappeler que les dernières gouttes de lait sont les plus riches et que les vaches qui ne sont pas parfaitement égouttées tariront bientôt. La vache laitière exige, de plus, la plus grande douceur. Pour lui faire donner du lait en abondance, il faut la flatter, la traire souvent, sans bruit, vivement, toujours à la même heure.

Une autre erreur, bien commune dans notre pays, c'est

d'hiverner misérablement la vache, en lui donnant à peine assez de nourriture pour qu'elle puisse se soutenir jusqu'au moment du vêlage ; puis aussitôt qu'elle est vélée, on la bourre de grain ou de boulette. On devrait plutôt la nourrir généreusement pendant qu'elle porte son veau, lui donner du son échaudé et de la meule de lin pendant le mois qui précède le vêlage et les quinze jours suivants. Après ce temps, on ne craindra plus la fièvre du lait, et l'on pourra donner à la vache la meilleure nourriture, se rappelant toujours que les boulettes chaudes, et les fourrages fermentés et un peu salés, feront donner beaucoup plus de lait que les mêmes aliments froids et secs.

Pour celui qui voudrait produire uniquement du bœuf de boucherie ou de gros veaux gras, il faudrait probablement utiliser les races étrangères, le *Durham*, le *Hereford*, le *Devon*, l'*Angus*. Encore l'économie de ce procédé n'est-elle pas parfaitement établie. — *Le Pionnier*.

LEÇONS D'AGRICULTURE.

LE FUMIER COMME ÉLÉMENT DE NOURRITURE.

Je m'attends bien à vous voir lever les mains au ciel sous le coup de l'incrédulité et de l'étonnement, mes amis, à la lecture du présent article. De fait il n'y a que le témoignage de mes yeux qui a pu me persuader, moi qui vous parle, que, dans certains cas, 95 0/0 des plus importants éléments de nourriture se trouvent, non dans la chair, ni dans le gras, ni dans les os, etc., d'un animal à l'engrais, mais dans son fumier.

Nous avons vu (v. Journal d'octobre 1883, page 129) que, pour un même poids donné de nourriture sèche, le mouton produit presque deux fois autant de fumier que le cochon, tandis que le bœuf en produit même plus que le mouton. Il faut remarquer que la nourriture donnée au cochon, consistant comme cela arrive ordinairement, dans la pratique aussi bien que dans les expériences de Lawes, en farine de différentes sortes, est d'une digestion beaucoup plus facile que la nourriture donnée aux bœufs ou aux moutons, dont la plus grande partie consiste en foin ; il faut aussi remarquer que la quantité de fumier sec (sans litière) produit dans une semaine par cent livres de poids vivant est presque la même, que l'animal qui mange la provende soit un bœuf, un mouton ou un cochon ; ce qui s'explique par la plus grande quantité de nourriture prise par le cochon.

Nous avons vu, encore, lorsqu'il s'est agi des éléments utiles du fumier, que les matières azotées et la cendre sont les seules parties qui valent la peine d'être conservées—les parties grossières, la paille, etc., servent de distributeurs mécaniques, attirent et retiennent la chaleur des rayons du soleil. Si le poids vif d'un animal ne subit pas de changement, et s'il n'y a pas de production de poids, toute la cendre et l'azote contenus dans la nourriture s'en iront dans le fumier, et le contraire, comme de raison, est également vrai ; si le poids du corps augmente, ou s'il se produit de lait, la quantité des éléments constitutifs de la cendre et de l'azote dans le fumier sera moindre que celle contenue dans la nourriture en proportion directe de la quantité de ces substances qui aura été convertie en substance animale.

Quelques-uns des éléments constitutifs de la cendre et de l'azote restent non digérés pendant le passage de la nourriture à travers le canal alimentaire ; ils sont évacués dans le fumier solide. Les parties digérées de ces éléments, passant, comme de raison, dans le sang, constituent une augmentation de l'animal, soit qu'il donne du lait soit qu'il augmente en poids ; et ce qui en reste est séparé du sang par les reins et évacué dans l'urine.

Nous avons vu, en examinant ce qui est advenu de la nourriture mangée par les trois variétés d'animaux dont il a